

primitive, et même de fertiliser la plupart de nos terres incultes.

Vous le savez, amis lecteurs, chaque fois que quelques personnes animées du désir sincère d'aider les propriétaires du sol, parlent de la nécessité de la culture améliorée, de toute part on entend cette réponse : " Ce n'est pas possible. " Comment ce n'est pas possible ! mais voilà qui est décourageant ! ce n'est pas possible ! mais alors il ne nous reste plus qu'à mettre le feu aux maisons qui nous sont si chères ; dire adieu à nos belles campagnes, désertier les bords enchanteurs de notre majestueux fleuve, et aller chercher de nouvelles ressources au sein de nos forêts.

Ce n'est pas possible ! mais y avez-vous sérieusement pensé, et cette réponse est-elle le fruit d'une longue expérience, d'essais sérieux, d'études profondes ?

Comment, ce n'est pas possible ici quand c'est possible dans tous les autres pays ! Ce n'est pas possible pour vous, quand c'est possible pour tous les peuples !

Non, non, concitoyens, ne faites plus entendre ces paroles si pleines de découragement ; au contraire, relevez votre courage, prêtez l'oreille à nos enseignements, vous y trouverez une doctrine toute contraire, et après quelques instants d'attention, votre sens droit vous forcera de répéter avec nous : " c'est possible, c'est même facile. "

D'abord, permettez que nous vous adressions cette question : C'e qui a été fait par une personne, peut-il être fait par une autre qui a les mêmes ressources et qui se trouve en tout dans les mêmes circonstances et conditions ? A cette demande on ne reçoit de toute part qu'une réponse : " Oui, oui, c'est la lum ère en plein midi. " Pour mieux faire saisir notre pensée, nous allons répéter notre demande en d'autres termes : Ce que dix, vingt, cent personnes ont fait, peut-il être exécuté de la même manière par dix, vingt, cent autres qui ont autant d'intelligence, de force, d'ordre, de connaissances ? " Encore même réponse : " oui, oui. "

Voilà donc ce que nul homme ne conteste, au contraire, ce que tous admettent. Eh bien ! maintenant si vous voulez être conséquents et poursuivre la voie droite où vous êtes entrés, vous admettrez dans un instant qu'il est possible de rendre à nos terres leur première fertilité. Faisons l'application des principes émis.

Des français, des anglais, des écossais, des irlandais, etc., sont venus ici, en grand nombre, et parmi ces émigrants ceux qui se sont livrés à la culture du sol ont presque tous réussi à doubler, à tripler et davantage le revenu des terres qu'ils ont acquises. Dites-nous donc, lecteurs, comment ont-ils pu arriver à cet heureux résultat ? Nous le prévoyions, la première réponse à cette demande va être une objection, et vous nous direz : " Ah ! oui, mais ils étaient riches et nous sommes pauvres, ils avaient des moyens pécuniaires et nous n'en avons pas. " En effet quelques-uns de ces émigrants étaient riches, avaient même beaucoup d'argent ; aussi ce ne sont pas ceux-là que nous allons offrir à votre imitation, mais ceux qui, parmi eux, non seulement étaient sans ressources pécuniaires, mais même dans un état voisin de l'indigence à leur arrivée au milieu de nous. Voici

une autre objection qui va suivre de près, nous le sentons : " Ces étrangers sont très-économés, et ce qui leur suffit nous est absolument insuffisant. " Nous pourrions d'abord répondre à cette objection : Si certains cultivateurs étrangers sont de l'économie leur principale source de richesses, nous canadiens, pour la plupart, nous sommes coupables de prodigalité et dans bien des cas nous pourrions réduire les dépenses de nos tables et pour nos habits. Cependant malgré les reproches que nous pourrions nous adresser à ce sujet, il est des peuples qui nous ressemblent. Oui, parmi ceux qui nous arrivent de l'ancien monde, il en est qui aiment le travail, mais qui aiment encore plus la bonne chair, et ce sont ceux là que nous allons choisir de préférence, pour vous forcer d'avouer qu'ils sont en tout dans les mêmes circonstances que vous.

Ecoutez le fait suivant, il vous en dira plus sur le sujet que nous traitons que de longs raisonnements :

Il y a quelques années, un français apprenant que le Canada possède un grand nombre de terres incultes mais fertiles, vend aussitôt sa propriété, d'une faible valeur, et s'embarque sur un vaisseau anglais avec sa famille. Arrivé ici sa bourse est vide, car le revenu de sa propriété a suffi à peine pour payer son passage. Le voilà donc sur une terre étrangère, sans moyens d'existence ! Que va-t-il faire ? — mendier ? Oh ! non ; il a de la force, de la jeunesse, et il rougirait d'aller de portes en portes solliciter une aumône. Sans perdre un instant, il cherche, il s'informe où il pourra trouver de l'ouvrage, car il ne peut se rendre avec sa famille dans la forêt, privé de tout secours. Ses recherches sont suivies d'un prompt succès, car dès le lendemain il est fermier. Mais le champ qui lui est confié est presque stérile et est en partie couvert de mauvaises herbes. Sans perdre de temps, le voilà à l'œuvre ; il détruit ces herbes nuisibles par un labour profond et répété, il engraisse ce champ, etc., enfin il fait tant et si bien qu'au bout de trois années seulement il a au-delà de quatre cents piastres à sa disposition. Son maître voyant sa terre dans un état d'aussi grande prospérité, est bien aise de la reprendre sous sa conduite, et de ce instant tout est fini entre eux. Notre fermier, au lieu d'aller dans la forêt, comme il l'avait d'abord résolu, apprenant qu'une terre est en vente à quelque distance de là, se rend aussitôt chez le propriétaire de cette terre. A première vue il reconnaît bien que le maître n'est réduit à la pénible nécessité de vendre son champ que parce qu'il l'a épuisé, mais il ne se laisse décourager et il s'enquiert du prix de cette terre. Douze cents piastres, lui fut-il répondu. Douze cents piastres ! mais que vous rapporte-t-elle chaque année ? — " Elle rapporte comme celles de mes voisins, c'est-à-dire peu, car, voyez-vous, ces terres donnent de bons revenus pendant les premières années, puis ensuite elles se reposent ; mais j'espère bien que la mienne redeviendra bonne ; d'ailleurs voyez son étendue et vous comprendrez que le prix est au-dessous de sa valeur réelle. " — Après ces pourparlers notre étranger achète cette terre aux conditions suivantes : Quatre cents piastres au moment de l'achat, et deux cents piastres par année, jusqu'à parfait paiement. Aussitôt que le marché est conclu, le vendeur en tournant sur lui-